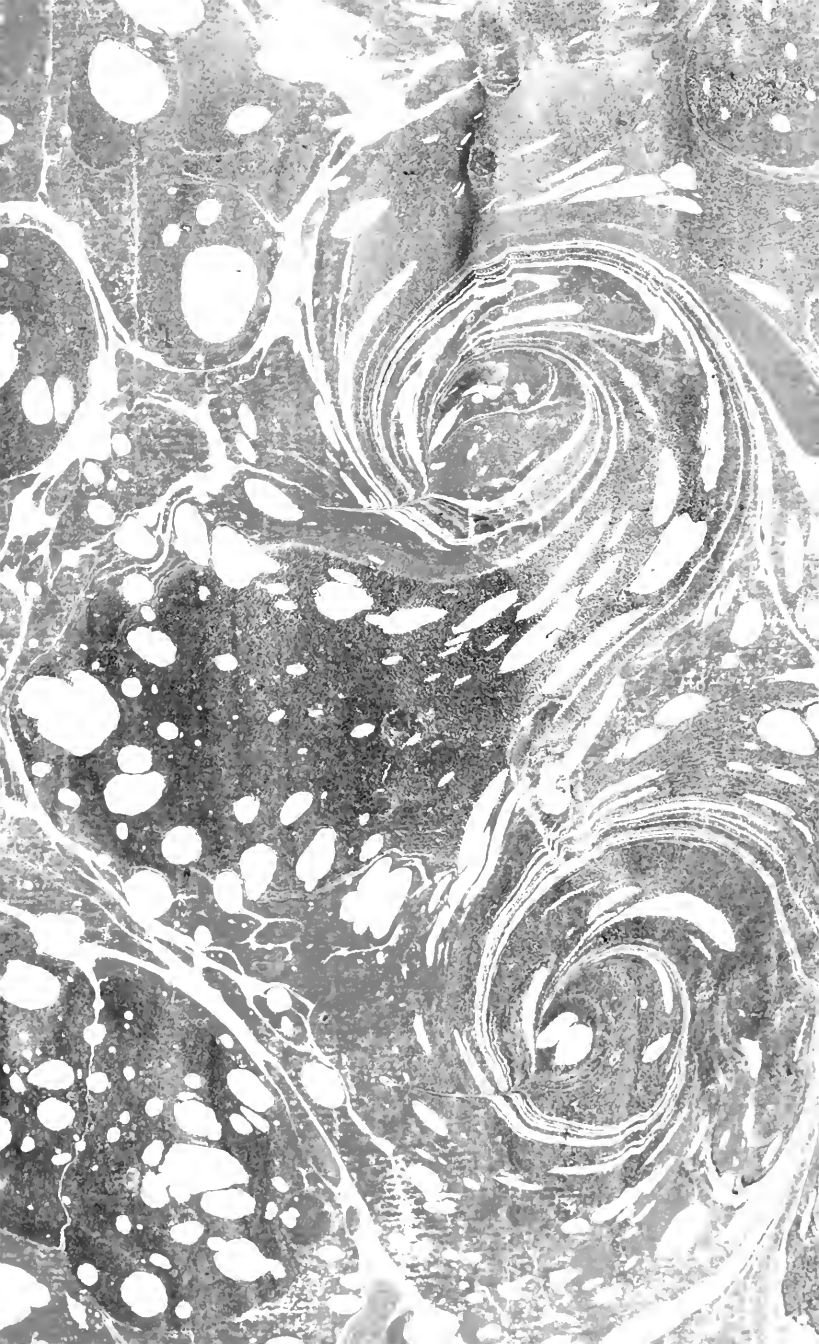




N 112, 114, 115, 116



Library
of the
University of Toronto



92 LETTRE SUR LA MUSIQUE FRANÇOIS
airs ; que le récitatif François n'est point
du récitatif. D'où je conclus que les Fran-
çois n'ont point de Musique & n'en peu-
vent avoir ; * ou que si jamais ils en ont
une , ce fera tant pis pour eux.

Je suis , &c.

* Je n'appelle pas avoir une Musique que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la sienne , & j'aîmerois mieux que nous gardassions notre maussade & ridicule chant, que d'associer encore plus ridiculement la mélodie Italienne à la langue Françoisè. Ce dégoûtant assemblage , qui peut-être fera désormais l'étude de nos Musiciens , est trop monstrueux pour être admis , & le caractère de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques pièces comiques pourront-elles passer en faveur de la symphonie ; mais je prédís hardiment que le genre tragique ne sera pas même tenté. On a applaudi cet été à l'Opera comique l'ouvrage d'un homme de talent qui paroît avoir écouté la bonne Musique avec de bonnes oreilles , & qui en a traduit le genre en François d'aussi près qu'il étoit possible ; ses accompagnemens sont bien imités sans être copiés , & s'il n'a point fait de chant , c'est qu'il n'est pas possible d'en faire. Jeunes Musiciens qui vous sentez du talent , continuez de mépriser en public la Musique Italienne , je sens bien que votre intérêt présent l'exige , mais hâtez-vous d'étudier en particulier cette langue & cette Musique , si vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos Camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos Maîtres.

OBSERVATIONS

SUR.

LA LETTRE

DE

J. J. ROUSSEAU,

Au sujet de la Musique Françoise.

*Ambubajarum Collegia , Pharmacopolæ ,
Mendici , Mimæ , Balatrones ; hoc genus omne
Mæstum , ac sollicitum est Cantoris morte Tigelli.
Quippe benignus erat !*



M. DCC. LIII.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



OBSERVATIONS SUR LA LETTRE

DE

J. J. ROUSSEAU,

Au sujet de la Musique Française.



JEAN - JACQUES ROUSSEAU ;
Citoyen de Genève , semble ne
donner des Ecrits au Public que
dans la vûe de lui faire des outrages. *II

* Cette irrévérence à l'égard du Public & des corps
les plus respectables de l'Etat , est devenue une mode de
notre siècle. Cependant Messieurs de Voltaire , Montes-
quieu & Buffon (qui font profession de penser avec hardiesse)
sont à l'abri de ce reproche. Leur retenue auroit dû servir
d'exemple à des Auteurs , d'ailleurs fort sages , & qui
acquiescent chaque jour de la célébrité. La conduite contraire
suppose dans ces Ecrivains des pas

A

passe son tems à rêver à des paradoxes humilians pour l'humanité, ou pour la nation. Comme il tourne sans cesse autour de la vérité, il la rencontre quelquefois; mais il n'est pas fait pour nous la montrer. Le flambeau qu'il nous présente jette plus de fumée que de lumière, & l'odeur en infecte. Il a voulu nous prouver que *nous serions heureux de ne pas penser, & que nous n'en serions que plus sages*. Aujourd'hui il nous démontre, à sa manière, que nous avons tort de sentir. Il décrie les arts, & consacre son tems à s'effayer dans les plus frivoles. Il dédaigne la gloire, & y court par le chemin d'Erostrate. Il n'est pas conséquent dans sa conduite: mais il prétend que ses inconséquences vont à l'appui de ses systèmes. Né sans fortune, sans extérieur, & d'une fanté délicate, il a dû souffrir des priva-

tions au-dessus desquelles le talent, le sçavoir, qu'on ne leur conteste pas, & la Philosophie dont ils se piquent, auroient dû les élever.

rions de bien des genres ; il est sensible ;
 elles lui ont toutes été douloureuses : il
 s'est crû plus malheureux qu'un autre ;
 son humeur s'est aigrie , & voilà la source
 de cette bile âcre qui fait la base de sa
 philosophie. Il est vain & ambitieux des
 honneurs de la Littérature. Les Muses ne
 lui destinoient que des couronnes fort
 ordinaires. Il a senti qu'il ne pouvoit être
 ni Voltaire, ni Montesquieu, ni Dalem-
 bert ; que sa voix rauque ne lui attireroit
 que peu d'attention, si elle n'entendoit
 des hymnes fort bizarres : il a voulu être
 le Calot de la Philosophie & des Lettres ;
 mais il est encore plus ridicule que singu-
 lier. Si le mépris d'autrui & l'estime de
 soi-même, affichés avec indécence ; si l'af-
 fection cinique, la misantropie consti-
 tuent le Philosophe. J. J. est un très-grand
 Philosophe. Si le dédain des idées reçues,
 & l'adoption des rêveries singulières à leur
 place ; si le ton décisif ; si le sel amer & caustique
 font le grand Homme de Lettres ,

J. J. est un grand Homme de Lettres.

Il y a dans l'Ouvrage que vient de donner M. Rousseau du stile, de la méthode, & des choses pensées. Il y en a de vraies, qui avoient été apperçues par les gens instruits : mais le tout est deshonoré par un ton cinique, par des décisions fausses, outrées, & indécentes.

Si le Théâtre de l'Opera doit essuyer une révolution, & cela pourroit arriver, elle ne fera pas l'effet d'une déclama-tion pour ou contre ; les gens sensés en abandonneront l'événement au tems, à l'inconstance des goûts, au plaisir, & à l'habitude, qui seuls en sont les maîtres.

Mais on veut aujourd'hui violer nos sentimens & nos goûts actuels. Une cabale de gens ignorés la plûpart pour le talent, ou ruinés de réputation littéraire, d'enthousiastes, de factieux, de furieux, (en musique) l'ont entrepris. C'est une conjuration en forme : j'y vois Catilina*.

* Què usque tandem !

Faut-il que j'aye le chagrin d'y rencontrer César!

La conjuration vient d'éclatter : le chef se montre * : sans doute les gens de l'art se préparent à le combattre en regle ; en attendant je vais l'amuser par une escarmouche. Je suis presque l'adversaire qu'il a destiné dans son Livre à l'Honneur de lui répondre. Je ne suis Poète ni Musicien , & j'ai assez d'humeur pour pouvoir (vis-à-vis de lui) trancher du Philosophe.

M. Rousseau nous dit des duretés *affoimantes*. S'il nous rend une entière justice, nous sommes dans le cas de nous plaindre de lui , selon une maxime de droit fort triviale ** : mais si parmi ces choses offensantes il y en a d'équivoques , ou d'absolument fausses ; s'il y a des paradoxes deshonorans pour son goût ; si son

* *Ille est, qui si occiperit !* Ah ! c'est celui-ci qui nous fera voir beau jeu ! *Terence.*

** *Summum jus, summa injuria.*

J. J. est un grand Homme de Lettres.

Il y a dans l'Ouvrage que vient de donner M. Rousseau du stile, de la méthode, & des choses pensées. Il y en a de vraies, qui avoient été apperçues par les gens instruits : mais le tout est deshonoré par un ton cinique, par des décisions fausses, outrées, & indécentes.

Si le Théâtre de l'Opera doit effuyer une révolution, & cela pourroit arriver, elle ne fera pas l'effet d'une déclama-tion pour ou contre ; les gens sensés en abandonneront l'événement au tems, à l'inconstance des goûts, au plaisir, & à l'habitude, qui seuls en sont les maîtres.

Mais on veut aujourd'hui violer nos sentimens & nos goûts actuels. Une cabale de gens ignorés la plûpart pour le talent, ou ruinés de réputation littéraire, d'enthousiastes, de factieux, de furieux, (en musique) l'ont entrepris. C'est une conjuration en forme : j'y vois Catilina*.

* Què usque tandem !

Faut-il que j'aye le chagrin d'y rencontrer César!

La conjuration vient d'éclatter : le chef se montre * : sans doute les gens de l'art se préparent à le combattre en regle ; en attendant je vais l'amuser par une escarmouche. Je suis presque l'adversaire qu'il a destiné dans son Livre à l'Honneur de lui répondre. Je ne suis Poète ni Musicien , & j'ai assez d'humeur pour pouvoir (vis-à-vis de lui) trancher du Philosophe.

M. Rousseau nous dit des duretés *affoimantes*. S'il nous rend une entière justice, nous sommes dans le cas de nous plaindre de lui, selon une maxime de droit fort triviale ** : mais si parmi ces choses offensantes il y en a d'équivoques, ou d'absolument fausses ; s'il y a des paradoxes deshonorans pour son goût ; si son

* *Ille est, qui si occiperit !* Ah ! c'est celui-ci qui nous fera voir beau jeu ! *Terence.*

** *Summum jus, summa injuria.*

ouvrage humilie mal-à-propos , & peut devenir nuisible à une quantité de gens , dont la subsistance est un objet d'attention pour la police générale de l'Etat. Je tiens qu'un pareil Ouvrage n'est ni d'un Philosophe , ni d'un Citoyen ; mais d'un cerveau malade , d'un cœur équivoque , & d'un esprit dangereux & faux.

Selon M. Rousseau nous ne pouvons avoir dans notre langue un bon Poëme lyrique , nous n'avons ni mélodie , ni Musique Nationale , & si nous en avons une , ce seroit tant pis pour nous. Je vais lui poser en fait des propositions bien contraires. On peut faire en notre langue un bon Poëme susceptible d'être mis en Musique , de maniere qu'il en résulte pour la Nation un plaisir vif & raisonnable. Nous avons une mélodie & une Musique Nationale , & c'est tant mieux pour nous. Il faut venir à la preuve. Je commence par déclarer que ce n'est pas M. Rousseau que

j'espère de convaincre. Je sçais que le sentiment ne se démontre pas ; & puisqu'il ne sent rien dans nos Opéras, je vais parler aux gens qui ont été remués par le Ballet de Pigmalion & attendris par les beaux endroits de M. Lully.

Notre Opéra est un spectacle qui n'a presque rien de commun avec l'Opéra Italien que le nom. La Poësie, au lieu d'une simple déclamation, y employe le secours de la Mélopée pour émouvoir davantage ; car notre récitatif n'est point proprement mélodie ; c'est (autant que nous puissions nous en faire une idée) la Mélopée des Grecs, jointe à leurs Chœurs que nous avons retenus, & dont nous avons formé un spectacle embelli par les Décorations, les Chants & les Danfes.

Affervis dans nos Tragédies ordinaires aux unités, aux vraisemblances, aux règles les plus exactes, nous avons abandonné nos Opéras aux prestiges de l'imagination. Tout y sent le pouvoir de sa

magie. La nature est continuellement forcée , nos Héros sont des Dieux. Jusqu'au son de la voix y grossit. Nous nous prêtons à tout , & notre complaisance devient pour nous une source de plaisirs réels. * C'est ainsi que les Italiens se prêtent aux Géants de l'Arioste.

Analisons , s'il se peut , notre plaisir. Je crois , principalement pour ce qui regarde la Musique , appercevoir qu'il dérive de trois sources ; sentiment , analogie , convention.

Toutes les fois que notre Chant exprime avec vérité des passions , nous éprouvons un plaisir de sentiment. Nous éprouvons celui d'analogie , quand il se joint à cette expression quelque chose qui caractérise la façon de sentir qui nous est particulière. Une belle Scène , nos Airs &

* Souvent en s'attachant à des phantômes vains ,
Notre raison séduite avec plaisir s'égaré ;
Elle-même jouit des objets qu'elle a feints ,
Et cette illusion pour quelque tems répare
Le manque de vrais biens que la Nature avare
N'a pas accordés aux humains. FONTENELLE.

nos Ariettes, la Musique de nos Chœurs & de nos Ballets nous font tour à tour ce double effet. Le plaisir qui nous vient de notre récitatif tient beaucoup plus de la convention que les deux autres ; en ce que nous le trouvons d'autant meilleur qu'il approche plus de notre déclamation tragique. Peut-on nous blâmer d'avoir un plaisir de convention ? Avons-nous mal fait de convenir que notre récitatif tiendra de notre déclamation ? En soutenant la première proposition, on réduit presque à rien les amusemens des hommes * : en niant la seconde, on fait le procès à notre déclamation tragique, & il faut y regarder à plus d'une fois. **

* Si l'on excepte les plaisirs qui naissent de la satisfaction des besoins, & qui tiennent immédiatement à la Nature, tous les autres sont soumis à la convention & à l'habitude, & il ne me seroit pas difficile de démontrer qu'il y a autant de convention dans les plaisirs que donnent les Opéras Italiens, que dans celui que les nôtres nous occasionnent.

** M. Rousseau s'érige en juge souverain du récitatif & de la déclamation. Il y a un morceau assez bien critiqué par lui. Quant aux quatre vers de la Reconnoissance d'Iphi-

A l'égard des agrémens semés dans notre récitatif, & qu'on nous reproche, s'ils y sont prodigués mal-à-propos, c'est la faute du Musicien & non du genre; la plupart de ces agrémens étant pris dans la nature. *

De ce que notre récitatif n'est qu'une déclamation soutenue, il s'ensuit que dans une belle Scène d'Opéra le plus grand mérite est toujours du côté du Poète. **

Personne, hors M. Rousseau, me refusera-t-il que notre langue ne soit assez douce, assez sonore pour qu'on puisse en

genie, pour qu'il les ait trouvés aussi mal recités, il faut ou qu'il les ait chantés lui-même, ou qu'il se les soit ouï crier aux oreilles.

* Il y a apparence que M. Rousseau n'a pas connu l'amour & sur-tout l'amour heureux, cette passion eut adouci ses mœurs. Il est au moins à désirer pour nous, qu'il devienne le témoin d'un entretien passionné. Il découvrira l'origine de nos ports de voix de nos martellements & même des éclats qu'il appelle nos cris.

** Quand la scène est vuide le Musicien ne peut rien y créer. De là vient que M. Rameau paroît quelquefois au dessous de lui-même; mais c'est qu'alors il travaille sur des Poèmes qui feroient tomber le grand Baron, s'il s'avoit de les déclamer.

tirer une belle Scène , propre à être recitée dans le goût que je viens de dire ?

Tout le monde m'accordera que cette Scène , parfaite de la part du Poète , autant que peut le comporter l'idiôme , bien rendue par le Musicien , exécutée par M. Jeliotte & Mademoiselle le Maure , excitera en nous autres François un sentiment de plaisir plus vif que ne pourroit faire aucun autre spectacle dont nous ayons connoissance , & cependant nous en connoissons de bons.

Donc une belle Scène d'Opéra François n'est pas un être de raison. Il faut sçavoir si les Chants que nous y avons joints ont une mélodie dont le genre nous soit particulier , qui puisse nous donner un plaisir vif & dont nous n'ayons pas lieu de rougir ; si nos Chœurs ne font que du bruit ; si nos airs de Ballets n'ont pas un caractère vigoureux , faillant , original ; s'ils ne sont pas pleins de feu , de variété , de gaieté , & d'expression.

M. Rousseau avance que la mélodie de nos Airs est si platte , si languissante , si peu pittoresque , que le Musicien est obligé de la couvrir de parties , &c.

Mais je lui citerois trente Airs * sur des mouvemens différens , que l'on peut chanter en chambre & sans accompagnement , & qui feroient plaisir , sans qu'on ait besoin de recourir aux voix du premier genre ** ; tandis qu'un bel Air Italien ne sçauroit se passer du secours du Clavecin.

Je suis cependant bien éloigné d'attaquer ici la Musique Italienne. Elle est simple , agréable , légère , malléable , fusible ; elle est propre à tout , & touche aux deux extrémités. Elle doit à sa langue tous ces différens avantages. Mais je ne sçais pas si la marche & le ton de la nôtre n'est pas plus propre à rendre certains sentimens nobles & élevés , qui ont

* Voyez *Fuis* , porte ailleurs tes rigueurs , &c.

** Il suffit d'une voix médiocre pourvu qu'il y ait de la méthode , du goût , & que l'ame puisse se mêler au chant. C'est ce qu'on appelle *voix à intérêt*.

du rapport avec notre caractère. Nous ne réussissons jamais mieux que quand nous apostrophons les Dieux : l'instinct , autant que le sentiment de leurs forces a inspiré cette hardiesse à nos Auteurs. *

M. Rousseau est ennemi de nos Chœurs : Selon lui , le Musicien qui les compose n'a que le mérite d'un faiseur d'acrostiches.

Selon lui , l'oreille ne peut trouver de satisfaction à suivre une fugue sur un beau dessein , dont toutes les parties rentrent avec art , & dans laquelle vous ne perdez pas de vûe un sujet qui vous est agréable**, ou qui redouble la chaleur & l'intérêt. Tel est celui de *Jephthé**** Je continue encore à m'en rapporter à ceux qui ont ouï ce dernier avec émotion & frissonnement , qui se laissent enlever par celui de Pigma-

* Voyez les morceaux *Terminez mes tourmens* , *puissant maître du monde* , d'Isis ; *Clair flambeau du monde* ; *Soleil* , *on a détruit* ; *Permettez astre du jour* , des Indes galantes.

** Tel est le chœur d'Hypolite , *Que ce rivage retentisse* , & *Brillant soleil* , de l'acte des Incas.

*** La Terre , l'Enfer , le Ciel même.

tion * , charmer par le petit Chœur des Talens Lyriques ** ; que ces gens-là me soient témoins des différens effets qu'ils ont ressenti alors ; & qu'ils disent si le plaisir du spectacle n'en a pas doublé pour eux.

Quant à nos airs de Danse , j'avancerai hardiment qu'on n'en fait pas de meilleurs en Italie. La plupart de ceux que je connois d'eux n'ont nul dessein. Tantôt c'est de la gigue de Sonate , tantôt c'est une fuite de *piano & de forté* sur un mouvement lent.

Je me résume & je dis : Il peut exister un Opéra François bien fait pour la Scène, dont les airs soient chantans & touchans pour nous , dont les Ballets pleins de caractère soient à la fois agréables & variés , & dans lequel les Chœurs tantôt entrent dans la marche générale de l'action , tantôt servent à augmenter l'impression du

* L'Amour triomphe.

** Suivons les loix.

plaisir. Peut-être aucun de nos Opéras ne réunit-il toutes ces perfections. Mais il suffit que ma supposition soit dans l'ordre des choses possibles, pour que presque tout l'ouvrage de M. Rousseau porte sur rien.

Je lui accorderai que notre langue est moins propre à la Poësie lyrique que l'Italienne. Je lui accorderai, s'il veut, que les Italiens plus passionnés que nous pour la Musique l'ont en général plus perfectionnée. Donc il faut brûler les Poëmes de Quinault, donc il a été ou il est impossible qu'on fasse en Musique rien de bon sur ces Poëmes, ni sur aucun autre.

Je vais faire un raisonnement dans son goût, & me servir de sa Logique.

La langue Angloise est dure & moins propre à la Poësie Dramatique que ne l'est la Françoisé. Leurs Auteurs ont moins entendu le Théâtre que les nôtres.

Le Théâtre François est le Théâtre par excellence. Il est adopté de toute l'Eu-

rope. Le Théâtre Anglois est circonscript dans les bornes du Royaume. Nos Acteurs ont un jeu noble , mesuré , cadencé , soutenu. Les Acteurs Anglois sont tout au plus pathétiques & naïfs.

Donc les Anglois doivent renoncer à leur Théâtre ; donc les beautés terribles & sublimes de *Shakefpear* ne doivent plus les toucher. Donc le *Caton* de M. Addifson est sans mérite. Donc ils n'ont fait ni ne peuvent faire de bonnes Pièces.

Il seroit à desirer que M. Rousseau allât proposer à Londres ce paradoxe très-digné de lui ; on nous le renverroit corrigé.

Notre Opéra est en proportion pour nous , ce qu'est pour les Anglois leur Théâtre Dramatique ; c'est un Spectacle National. L'une & l'autre Nation auroit tort de vouloir le rendre universel. Mais l'une & l'autre Nation entendant bien ses intérêts , auroit grand tort de détruire son Théâtre pour en élever sur ses ruines un étranger , quel qu'il fût. Il faut les admet-

tre comme rivaux , & non comme destructeurs.

M. Rousseau allégueroit que s'il y a parité entre l'adoption des deux Spectacles par les deux Nations , il n'y en a nulle entre l'opposition de notre langue au Lyrique & de l'Angloise au Dramatique. Et moi , je pense que toutes choses seront égales , quand on aura décidé de l'idée que l'on doit se faire de notre Opéra.

D'ailleurs le Dictionnaire n'en est pas si étroit que M. Rousseau se l'imagine. Il étoit abondant pour Quinault. Ce Poète rempli de talent , de naturel & de graces manquoit de fond. Ses Œuvres en font foi. Il n'a sçu mettre que l'amour au Théâtre. Toutes ses idées tournoient autour de ce cercle ; mais s'il eût pu changer de sphère , la Profodie Françoisise eût plié sous son génie. Il eût peint les passions avec cette expression propre , élevée & lyrique qui lui fait dire dans Rolland ;

Rendez grace à votre bassesse
Qui vous dérobe à mon courroux.

B

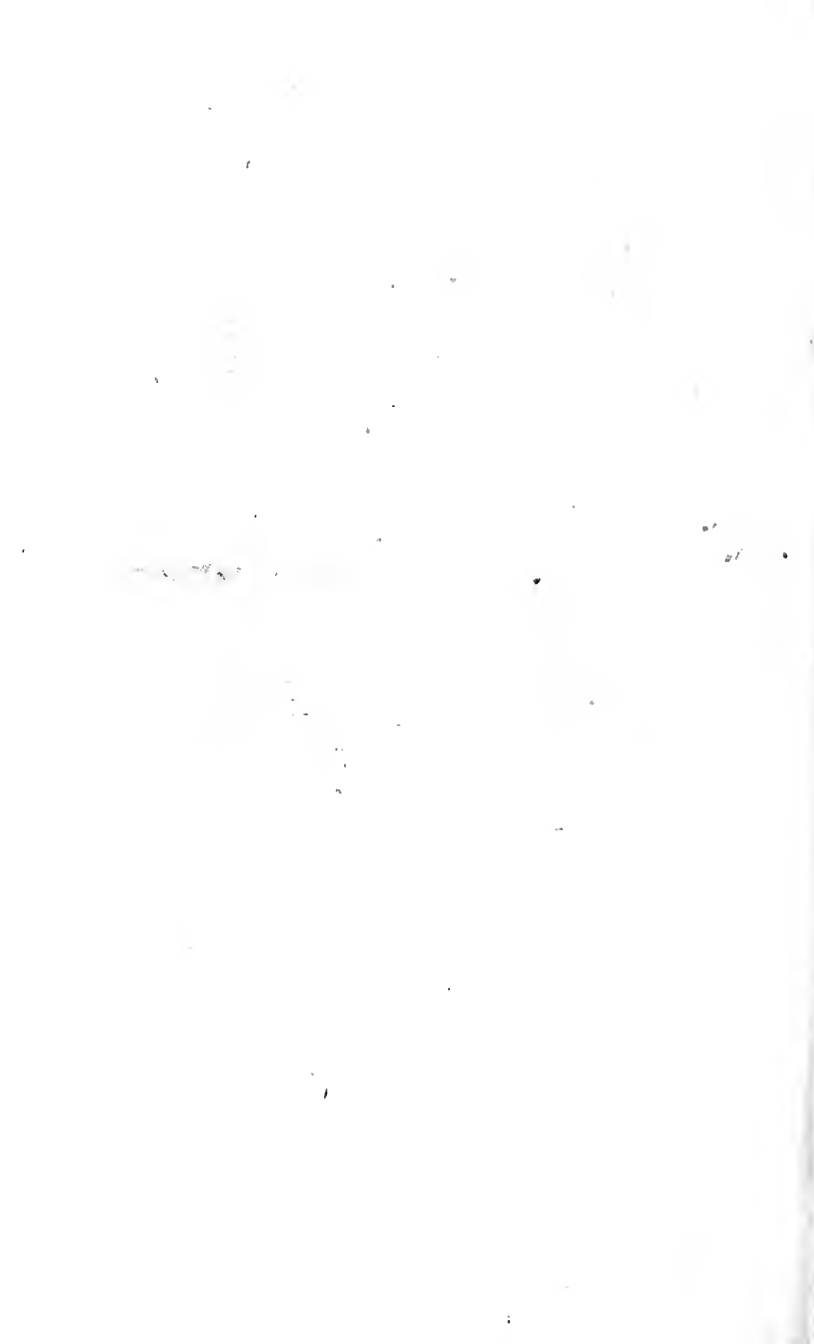
Que M. Rousseau me permette de lui faire une supposition. Si nous n'avions jusqu'ici eu que des tragédies telles qu'on en voit chaque jour tomber sur nos Théâtres, dont le stile dur, sec, entortillé, plein de bouffissure sert à rendre gauchement des idées gigantesques cousues à des Scènes dépourvues d'action, d'intérêt & de vraisemblance ; se prétendrait-il raisonnable, en avançant qu'on ne peut faire en notre langue un bon Poëme Dramatique ? Cependant il a lu Quinault, & par conséquent il est bien plus déraisonnable dans ce qu'il soutient.

Je suis entré en matiere avec bien de la défiance, tant je suis en garde contre l'effet des préventions & des préjugés d'habitude. Je n'ai voulu qu'effleurer ma cause ; mais je sens qu'elle s'embellit à mes yeux, & qu'avec plus de lumieres & de travail on en pourroit tirer un bien meilleur parti, s'il n'étoit plus prudent de laisser tomber d'elles-mêmes une partie des

objections de nos adverfaires ; & d'abandonner les autres à la difcuſſion du ſentiment qui en eſt le juge.

Il me reſte à donner un avis à M. Rouſſeau , ſ'il eſt ſuſceptible d'en recevoir ; c'eſt de faire un uſage plus réglé de l'eſprit & des lumieres dont il eſt doué , de reſpecter le Public à l'avenir , de ménager à un certain point juſqu'aux erreurs de ſes ſemblables , quand elles ne peuvent nuire à la ſociété ; de ſ'abſtenir des invectives ; enfin de devenir humain avant de penſer à être Philoſophe , la Philoſophie ne pouvant être que la perfection de l'humanité.

F I N.



JUSTIFICATION

DE LA

MUSIQUE FRANÇOISE.



JUSTIFICATION

D E L A

MUSIQUE FRANÇOISE.

Contre la Querelle qui lui a été faite
par un Allemand & un Allobroge.

*Adressée par elle-même au Coin de la Reine
le jour qu'avec TITON & l'AURORE
elle s'est remise en possession de son
Théâtre.*

Et ratione micans fictis non vocibus utor.



A L A H A Y E.

M. D C C. L I V.

• 2011 11 11



AVERTISSEMENT

L'ON entend quelquefois soutenir des propositions si absurdes & si ridicules, qu'elles ne sont pas dignes d'être sérieusement réfutées : l'on voit de même éclore des *Ecrivains* si ressemblants aux *Erostrates* & aux *Bouvier*s du *Languedoc*, (1) qui mettent le feu aux *Temples* & aux *Moissons* pour faire parler d'eux, que c'est remplir même leur objet que de leur répondre.

(1) Un *Gardeur* de *Chèvres* près de *Nismes* mit le feu à la récolte du pays à la veille de la moisson, & avoua qu'il ne l'avoit fait que pour rendre son nom immortel. *Lois Cabrié de Nismès*, est aussi renommé dans cette contrée que l'*Incendiaire* du *Temple d'Ephèse* pouvoit l'être dans la *Grèce*.

ij. AVERTISSEMENT.

Jean-Jacques Rousseau, Allobroge d'origine, est avec ses Ouvrages dans ce cas-là : le ton qu'il a pris dans la République des Lettres, les Thèses qu'il a avancées sont plus dignes d'exciter la pitié que d'armer le raisonnement ; car comme l'a fort bien dit publiquement l'autre jour un Bel Esprit qui a fait ses preuves depuis longtems, on ne tuë pas les Infectes à coups de Canon (2).

Ce pauvre Genevois qui entend & ne sent point ; ce Personnage que Molière n'auroit pas raté, si propre à figurer avec les Métaphrastés (3), les Vadius & les Triffotins (4), devroit seulement être livré à la risée du Public : mauvais singe de Dio-

(2) M. fit cette réponse dans les foyers de la Comédie Française à des Messieurs qui disoient des raisons contre l'extravagant système du sieur Rousseau.

(3) Dans le Dépit Amoureux.

(4) Dans les Femmes Savantes.

AVERTISSEMENT. iij
gène, *il ne mérite pas que Platon
entre en lice avec lui : en le voyant ,
en l'écoutant , en le lisant , on de-
vroit se contenter de s'écrier avec
Lisimon (5) ,*

Oh ! la Philosophie a brouillé sa cervelle :

*Cependant comme dans ce Siècle-ci
on peut dire plus que jamais ,*

Qu'un sot trouve toujours un plus sot qui l'ad-
mire (6).

*Et qu'ainsi le sieur Jean-Jacques a
déjà nombre d'Admirateurs , il de-
vient nécessaire d'arrêter , s'il se
peut , la contagion , parce que rien
ne se communique plus vite qu'un
air pestiféré : d'ailleurs , pour lui
donner la seule punition qu'il puis-
se craindre (l'obscurité & l'oubli)
on auroit beau défendre par un Ar-*

(5) Dans le Philosophe Marié.

(6) Boileau Despréaux.

iv AVERTISSEMENT.

rét , de prononcer son nom ; il ne sera pas moins en butte à la représaille d'une Nation & d'une foule d'Artistes qu'il a lâchement insultés , & qui ne prendront pas assez sur leur ressentiment, pour ne payer leur Agresseur que du mépris dû à ses Libelles : ainsi j'ai crû que je ne devois rien refuser à une FRANÇOISE charmante qu'il a offensée vivement, qui est aussi séduisante par sa figure que par sa façon de s'exprimer. (7)

Belle sans ornement , dans le simple appareil ,
D'une Beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Je la trouvai , le jour de la reprise de Titon & l'Aurore à l'Opera , où elle n'avoit paru depuis long-tems , s'étant réfugiée avec Atis (8) à la

(7) Racine , *Britannicus*.

(8) La Cour s'étant ennuyée des Pièces qu'on jouoit à Fontainebleau , le Duc de Richelieu a fait représenter *Atis* , que le Roi & toute l'auguste Maison Royale ont souhaité de revoir une seconde fois & qui a fait encore plus de plaisir à la deuxième représentation qu'à la première.

AVERTISSEMENT. v

Cour la plus brillante & la plus judicieuse de l'Europe : elle me pria de répandre dans le monde , & de faire imprimer un Mémoire qu'elle me remit , & qui contenoit , me dit-elle , son Apologie contre une Cabale de gens sans goût qui veulent lui enlever ses Amants , pour les asservir sous le joug d'une petite Pigrièche (9) étrangère qui n'a pas le sens commun , & n'a que du babil ; qui rit où il faudroit pleurer , & pleure où il faudroit rire ; qui , sans s'assujettir à aucune bienséance , sans changer de maintien , change de caractère selon ses caprices & tous ceux de ses Entremetteurs.

On avoit attaqué cette aimable

(9) Elle est (la Musique Italienne) quand il plaît au Musicien *triste* sur un mouvement *vif* , *gaye* sur un mouvement *lent* , & change sur le même mouvement de caractère au gré du Compositeur , sans dépendre en cela du Poète. Lettre de Rousseau , pag. 68.

vj AVERTISSEMENT.

Dame l'année dernière par des injures dites avec beaucoup d'animosité , & répoussées avec beaucoup d'esprit (10). Le Docteur Marfurius (11) qui doute de tout , a prétendu cette année-ci la regarder comme un être chimérique , & donner des raisons contre son existence : mais comme la raison n'existe pas plus dans un esprit faux qui ne cesse de se contredire depuis qu'il écrit , que n'existe la dent d'or dans la bouche de l'Enfant de Silésie cité si à propos (12) ; il a été obligé de se servir des seules armes à sa portée ; de recourir aux outrages les plus sanglans : il est vrai qu'il ne les croit pas capables de blesser personne (13).

(10) Voyez l'Avertissement qui est à la Lettre du Génévois , qui dit tout le contraire , malgré tous les Ecrits qui existent.

(11) Dans le Mariage forcé.

(12) Voyez le commencement de ladite Lettre.

(13) Voyez l'Avertissement qui précède la Lettre.

AVERTISSEMENT. vij

Quoiqu'il en soit, la France ne rougira pas sans doute , d'avouer qu'elle fait plus de cas de ses Musiciens ; que dis-je , du dernier de ses Musiciens qui l'égayé du moins par des Ponts-neufs , n'eût-il fait qu'un Devin de Village (14), que d'un Philosophe de l'espèce de celui qui déclame sans cesse contre les Sciences , les Arts , le bon goût , & qui voudroit la replonger dans la barbarie , dont les RICHELIEUX & les COLBERTS , aidés des CORNEILLES, des DESCARTES , des MOLIERES , des LULLIS , des LE-BRUNS , & des MANSARDS l'avoient heureusement retirée ; d'un Philosophe aussi aveuglé que Narcisse (15) qui n'adore que

(14) Acte d'Opéra du sieur Rousseau qui n'a réussi que par les airs de Pont-neuf qu'il a imités , & sur-tout par le mérite que lui a prêté le sieur *Jéliots*.

(15) Comédie du même , sifflée au Théâtre & sur le papier , aussi bien que la Préface qui la précède , & que l'Avertissement du *Devin de Village* , où l'amour-propre de l'Auteur est si bien dévoilé.

vii] AVERTISSEMENT.

lui, & se suffit à lui-même (16) : elle fera même gloire de préférer une jolie chanson à un mauvais sophisme aussi raboteux & aussi sec que les rocs escarpés qui ont vû naître un orgueilleux Auteur qui ose s'arroger aussi témérairement le titre de Philosophe que celui de Citoyen d'une Nation (17) qu'il cherche sans cesse à dégrader & à avilir ; mais qui lui rendant justice, ne doit le regarder que comme un Serpent perfide qu'elle a réchauffé dans son sein.

(16) Voyez lesdits Avertissemens.

(17) Peut-être le sieur Rousseau a-t'il acquis depuis peu des Lettres de Naturalité, puisqu'il ne se qualifie plus, *Citoyen de Genève*, & qu'il dit *nous*, & *nôtre*, en parlant, des Français & de leur Nation.

Fautes essentielles à corriger.

P Age 7. ligne dernière, *nombre*, lisez *ordre*.

P. 10. l. 2. *esprit*, lisez *ennui*

P. 20. l. 7. de la note, *rudement*, lisez *durement*.

P. 25. l. 1. *révolteront*, lisez *révolteroit*.

P. 40. l. 1. *vérité*, lisez *raison*.

JUSTI-



JUSTIFICATION

DE LA

MUSIQUE FRANÇOISE;

*Contre la querelle qui lui a été faite par
un Allemand & un Allobroge.*



VOIQU'IL soit assez rare dans tous les Tribunaux de Thémis de voir un Client plaider pour lui-même, je me trouve dans une de ces situations singulieres qui permettent quelquefois aux Juges d'admettre les Parties à leur propre défense. Je suis LA MUSIQUE FRANÇOISE; je decline mon nom, & je vous assure que j'existe, pour que vous vous préserviez de la séduction de certains Sophistes, qui osent soutenir que je suis

A

un être de raison , dont l'existence est aussi impossible que celle de la chimère. Je ne vous dirai pas , ouvrez les oreilles pour me donner passage jusqu'au cœur ; car , à l'exemple de mes ennemis , vous pourriez être assez injustes pour oser me condamner sans m'entendre ; daignez seulement ouvrir les yeux de l'esprit , puisque ce n'est que par-là que vous voulez me connoître ; & si vous les avez aussi bons que vous vous en vantez modestement , je sçaurai vous convaincre que je suis moi-même , non le *moi du coin de la Reine* , mais le *moi d'Armide & d'Atys* qui charme les oreilles & ravit les cœurs.

Dans le Siècle passé , apparemment moins éclairé , selon vous , que celui-ci ; mais quoique vous puissiez dire , plus susceptible de sentiment , une seule Scène de ces grands chef-d'œuvres de l'imitable *Lulli* me valoit plus d'éloges que je ne reçois d'injures aujourd'hui.

L'on ne se contentoit pas alors de m'accorder , comme par grace , une froide admiration qui me flatte peu ; mais plutôt mes Auditeurs entraînés par la force de la vérité de l'expression , retrouvoient dans mes sons enchanteurs les mouvemens de leur ame , & répandoient avec volupté des larmes délicieuses.

Pardonnez , Messieurs , si j'ose rappeler devant vous le souvenir de ma gloire passée , ou plutôt si j'ose dire que j'étois alors le véritable *Sofie* , ou le seul *Amphitryon*. Je vois ici réunis les Chefs & les Satellites de votre fameux coin où vous avez conjuré ma perte. Je ne vois que d'odieux projets pour me disputer ma légitimité & pour placer mon insolente Rivale sur mon trône : j'ai cependant la témérité de me présenter devant vous sans défenseur , sans appui ; n'ayant pour seules armes que mes attraits , mes titres & mes raisons.

Mais la douceur des voix de mon

Séxe est impuissante sur le cœur de grands hommes tels que vous ; les charmes d'un de ces Etres infortunés que l'Italie mutilé pour ses plaisirs , vous paroissent préférables à toutes nos beautés , si dignes pourtant de triompher partout. Vous ne faites pas plus de cas de mes titres , puisque près d'un siècle de possession ne me met pas à couvert de la prescription. Il ne me reste donc que la raison , & je me flatte que vous ne voudriez pas mériter le reproche d'avoir refusé d'écouter ma défense , & de m'avoir éconduite sans me connoître, après m'avoir jugée sans m'entendre. (1).

(1) On n'entend pas ici de dire toutes les raisons qui sont favorables à la Musique Françoisé , ou capables de détruire les mauvais raisonnemens du sieur Roasseau ; comme il n'y a pas une phrase dans la Lettre qui ne soit susceptible de discussion & de réplique , il faudroit sortir du Privilége de la Brochure & empieter sur les droits de l'in-folio : ce seroit d'ailleurs oublier les principes & le bon mot du Poëte rapportés dans l'Avertissement précédent. Il suffit de répondre à ce qu'il y a de plus spécieux & à ce qui sert éternellement de champ de bataille aux *Musiqu-italico-manes* , & de faire voir que le sieur Rousseau n'est que plagiaire & audacieux dans la Satyre.

Je vois qu'à ce mot de *Grands Hommes*, vos oreilles se redressent & s'allongent. Oui, Messieurs, vous êtes grands ! & ne faut-il pas que vous le foyez, pour être à la fois Prophètes, Législateurs, Réformateurs, Chanteurs, Compositeurs, Poètes, & Philosophes ; pour entreprendre de persuader à la Nation Française que, depuis 80 ans elle croit s'amuser, lorsqu'en effet elle s'ennuye ? Ces fêtes brillantes que Lulli ranimoit par les sons séduifans que je lui prêtois, & qui faisoient accourir toutes les Nations d'Europe à la Cour de LOUIS LE GRAND, n'avoient donc produit qu'un ennui mortel ? Les rapports qu'en ont fait les Historiens, les éloges que les Poètes leur ont donnés, les effets que j'en ai vûs moi-même ; tout cela, je l'avouë, doit céder à vos lumières, à votre goût, à vos sublimes décisions ; sans doute, rien n'étoit plus fade & plus ennuyeux : tant de Princes ne se rassembloient, tant d'E-

trangers n'accouroient des bouts du Monde à Versailles que pour s'y ennuyer à m'entendre ! C'est encore pour bannir la joye & ramener l'ennui à la Cour de LOUIS XV. qu'on n'a été satisfait cette année à Fontainebleau , que lorsqu'on m'a retrouvée , & que j'ai reparu dans tout mon éclat soutenuë de mon cher *Lulli* & de mon aimable *Jélotte* (1) ? on s'ennuye de même lorsque dans mon Sanctuaire on m'applaudit en fondant en larmes ; mais on ne s'ennuye point , lorsqu'à vos plats Bouffons, on s'écrie tristement avec une mine allongée , *Ah, que cela est beau !* ou lorsqu'on bat des pieds & des mains en bâillant. Qui de vous , Messieurs, quel Enthoufiaste le plus décidé de ces Farceurs Ultramontains oséra soutenir qu'il a jamais entendu sans bâiller, un de leurs Intermédes entiers ? Ce sont pourtant ces Histrions que vous m'osez préférer, quoi-

(1) Voyez la Note 3^e. de l'Avertissement.

que votre nouvel Evangéliste convienne (1) que ce seroit aussi mal juger du Théâtre Lyrique Italien sur ces farces , que de juger le Théâtre François (de la Comédie) sur l'IMPROMPTU DE CAMPAGNE, ou le BARON DE LA CRASSE. (2) J'ajoute , ou de juger le mien sur les TROQUEURS & le DEVIN DE VILLAGE.

Si les Allemands , universellement reconnus pour les Peuples les plus délicats en fait de goût , n'ont pas encore eu parmi eux de génie supérieur, qui ait sçu adapter à leur langue une Musique agréable; » s'ils n'ont point eu d'Artiste d'un sentiment assez délicat , & d'un esprit assez élevé pour connoître la grande pureté des émotions qui étoient particulières à leur climat , parce que chaque Nation doit avoir un nombre de sentimens

(1) Lettre de Rousseau, page 46. & 47.

(2) Après cet aveu des Chefs des Bouffons , les François qui ne connoissent de la Scene Italienne Lyrique que ce que leur en ont fait voir ces Bouffons , ont-ils tort de la trouver ennuyeuse & détestable?

» agréables (1); s'ils ont été assez raisonnables pour se faire une gloire d'abolir ce qu'ils avoient regardé comme des chefs-d'œuvres (2); enfin, si le plaisir l'a emporté chez eux sur la vanité, & s'ils ont sacrifié le préjugé à la raison; qu'est-ce que cet exemple conclut contre moi? Ce n'est point sur un préjugé que mon mérite est fondé; c'est sur des sensations réelles, sur des principes constans, sur des beautés avouées partout, qu'est établi mon triomphe & l'amour que les Français ont pour moi.

Qu'importe qu'un Arménien dise à Venise qu'il aime mieux la Musique Italienne que la Françoisé: ô le grand témoignage! Encore, si vous me parliez de quelque Mandarin Chinois, ou de quelque homme à queue de l'Isle de Borneo,

(1) Voyez l'Esprit des Beaux-Arts T. II. C. XI. L'on est ici de meilleure foi que le sieur Rousseau; l'on ne se pare point des plumes de paon; je cite les Livres d'où j'ai emprunté quelque bonne réflexion.

(2) Voyez La Lettre de Rousseau, page 2.

l'autorité seroit digne de la singularité de l'opinion ; mais un Arménien n'est point un Etre assez extraordinaire , ni un Docteur assez grave pour faire une *opinion probable*. C'est un homme qui porte une robe longue , & qui se coëffe d'un bonnet ; vous voyez que je le connois.

M. Rousseau va chercher ses témoins en Asie , mais moi , je veux les prendre en Italie même : la décision d'un Vénitien homme de Lettres reconnu pour tel dans toute l'Europe , qui fait le Français aussi bien que sa Langue naturelle , vaut bien celui d'un Arménien. M. ALGAROTTI , dans son *Newtonianisme des Dames* , page 75. dit : » j'aime mieux , dit » la Marquise , la Musique Française que » la Musiq. Ital. . , parce que , avec des » Notes simples & unies , elle touche le » cœur , & met les passions en mouve- » ment ; au lieu que l'Italienne , avec ses » tons découpés , les fugues , les tremble- » mens continuels & tout son art nous

« laisse la plupart du tems dans une tranquillité pleine d'esprit. »

D'ailleurs l'Armenien parloit à Venise : qui sçait si à Paris il n'eût pas prononcé tout autrement ? Les Orientaux sont plus politiques que votre Gênois : quand même ce Syrien ou ce Persan eût désapprouvé en Italie ou en France la Musique du pays il se seroit bien gardé de heurter de front le sentiment de la Nation , & il auroit paru de même avis. Cet homme n'étoit point sans doute de ces Philosophes de Collège qui sont toujours prêts à dire , *sic ego autem contra argumentor* , qui n'ont, de la Philosophie, que l'esprit de contradiction & d'impolitesse , & qui , s'ils prophétisoient (1) à Rome , à Milan , à Florence , ou à Venise , nieroit l'existence de la Musique Italienne , comme ils nient la mienne à Paris , & soutiendroient alors

(1) Les Bouffonistes ne parlent qu'après leurs Prophètes.

avec autant d'acharnement contr'elle , qu'ils en montrent aujourd'hui contre moi , que je suis la seule Musique qui chante & qui exprime le sentiment. Alors les ornemens que je condamne vaudroient mieux que *les Notes sous-entendues des Italiens* ; alors , si un *Jéliotte* venoit à la Cour de ces Capitales , & ne chantoit dans un concert que quelque-une de mes chansonnettes & point de mes grands morceaux vraiment pathétiques , ces prétendus Connoisseurs ne manqueroient pas de dire que l'*ORPHÉE FRANÇAIS* sentoit mieux la portée de ses Auditeurs , qu'ils ne la connoissoient eux-mêmes. (1)

Qu'importe que les Nations voisines & étrangères me préfèrent ma rivale ? » Comment se pourroit-il que la Musique

(1) Voyez la Note de la page 46. de la Lettre. Le Sieur *Cassarely* a montré trop de satisfaction des applaudissemens qu'il a reçus à Paris, pour avoir pû tenir un discours si insolent.

» Française eût fait rejeter aux autres
 » Peuples la Musique Italienne à laquelle
 » ils étoient habitués. (1) Lors du renou-
 » vellement des Lettres , tous les Peu-
 » ples de l'Europe ayant languï dans une
 » mauvaise Musique ne pûrent se défen-
 » dre d'adopter la grande activité de la
 » Musique Italienne : il leur seroit trop dif-
 » ficile de sentir des émotions simples &
 » délicates , lorsque , par un long usage ,
 » leur sentiment n'est devenu capable que
 » d'être ébranlé par des mouvemens vifs
 » & rapides. On ne sent point les plai-
 » sirs délicats & vertueux d'une Société
 » choisie , lorsqu'on s'est habitué à l'in-
 » décence active & turbulente de la mau-
 » vaise Compagnie » ; lorsqu'on est blasé
 par les liqueurs fortes , peut-on favou-
 rer un excellent vin de Bourgogne ?
 » *Lulli* (2) quoiqu'Etranger , sçut dé-

(1) *Esprit des Beaux-Arts*, Tome II. Ch. XI. page 10.
& suiv.

(2) *Ibidem*.

» couvrir l'expression sonore que deman-
 » doit la vérité du sentiment des Poèmes
 » de QUINAULT : en rendant les mouve-
 » mens d'une versification tendre , pathé-
 » tique , noble , sublime , & quelquefois
 » terrible », il me fit paroître telle que je
 devois être pour des Français , & non
 pour des Peuples dont il ambitionnoit
 peu les suffrages , & à qui il ne cherchoit
 point à plaire. L'universalité, dont ma Ri-
 vale fait son trophée , ne pourra dimi-
 nuer que » lorsque les différentes Na-
 » tions auront , comme les Français , dé-
 » couvert les expressions qui leur sont
 » plus particulières ; lorsque des Artistes
 » assez habiles pour discerner ces expres-
 » sions les plus convenables à leur Lan-
 » gue & à leur façon de s'exprimer & de
 » sentir , enrichiront les divers climats de
 » ce que je me fais gloire d'avoir inspiré à
 » Lulli. N'est-il pas aisé de concevoir
 » qu'il y a , pour la Musique, un goût Al-
 » lemand , (1) un goût Anglais , Espa-

(1) Esprit des Beaux-Arts , *ibidem*.

» gnol &c. qui n'est encore , à la vérité ;
 » que des nuances du goût Italien , qui
 » s'est impatronisé chez eux ? Mais ce
 » goût National , suivi avec sentiment ,
 » par un Artiste éclairé , feroit tout au-
 » tant de genres particuliers , & aussi dif-
 » tincts de la Musique Italienne , que cel-
 » le-ci l'est de moi. »

Qu'importe que des Français même
 n'ayant vû que de mes Opéra , ayent
 pû s'imaginer qu'ils n'avoient aucun goût
 pour la Musique, & qu'ils ayent été défa-
 busés de cette idée , en entendant les In-
 termèdes Italiens ? N'ai-je pas connu pa-
 reillement des Français , qui n'ayant vû
 que des Tragédies de CORNEILLE ou de
 RACINE, n'auroient jamais conçu le plai-
 sir qu'on peut prendre à la Comédie Fran-
 çaise , s'ils n'avoient été ensuite enchan-
 tés de *l'Avocat Patelin* , ou du *Médecin
 malgré lui* ? Les uns & les autres ne sont
 point flattés de l'expression pure , simple
 & délicate du sentiment : il leur faut plus

d'activité , plus de lazzi , plus de plaifant : ils ont , comme vous , Messieurs , des oreilles , & n'ont point d'ame.

Qu'importe que les Airs Italiens , chantés par des François (1) foient paffables , & que des Airs François ne foient pas supportables dans la bouche d'un Italien ? Pourquoi affûrer qu'il s'enfuit delà que les Italiens ont une mélodie , & que les François n'en ont point ? Que les beautés du Chant Italien font dans la Musique même , au lieu que celles du Chant François ne font que dans l'art du Chanteur ? Pourquoi ne pas tirer une conféquence plus jufté , & qui fuit bien plutôt des *prémices* , qui eft , que la beauté du Chant Italien ne vient que de la note feule , & nullement de l'expreflion des paroles ; que par conféquent , elle ne fuppofe aucun fentiment à exprimer , ni à faire fentir ; puisque tout Chanteur qui fuit fa note , même fans entendre ce qu'il dit , la rend

(1) Lettres , pages 29. & 30.

presqu'aussi-bien qu'un National , & què tout Spectateur qui l'écoute , sans comprendre ce qu'il entend , en est flatté , de même qu'un Italien ? Au lieu que ma beauté consiste dans l'alliance des paroles & de ma note , dans l'art que je mets à exprimer ; en chantant , le sentiment contenu dans le langage ; union qui ne peut être parfaitement renduë que par un Français qui connoît la véritable maniere dont sa Nation sent & s'exprime , & qui ne peut être bien goutée que par des oreilles & des cœurs Français à qui cette expression est particulière.

» Il y a dans la Musique une je
 » ne sçai quelle analogie avec nos pas-
 » sions , dit un homme de beaucoup d'es-
 » prit (1) ; une certaine force pour les
 » peindre , à laquelle les paroles toutes
 » seules n'atteindront jamais , & dont les
 » passions , pour être exprimées dans tou-
 » te leur énergie , auront toujours besoin.

(1) M. Rémond de S. Mard , Œuvres diverses , Tom. 5.

Mais ,

Mais de même que le ton que l'on donne à ces paroles , pour exprimer le sentiment , est particulier à chaque Nation , le ton que la Musique peut prendre pour accorder les uns avec les autres dépend de l'expression Nationale.

Qu'importe enfin que ma langue ne soit pas si avantageuse pour la Musique que la Langue Italienne ; qu'elle ait des consonnes qui se choquent , des voyelles muettes , des mots trop durs pour le chant & autres défauts ? La Langue Italienne est plus propre que la Française pour la Musique ; donc je n'existe pas : quelle justesse de conclusion ! La Langue Grecque étoit plus belle que la Latine ; donc le Poëme de Virgile n'en étoit pas un : la Langue Latine est plus belle que la Française : donc les Tragédies de Racine n'en sont pas ; donc celles de Sénèque sont supérieures à celles de l'*Euripide Français*. Cependant il est bien décidé que les Tragédies du Poëte Latin n'en

méritent pas le nom. Vous avez eu raison de vous faire précéder par un Prophète ; car il ne falloit pas moins que l'autorité d'une Prophétie , pour faire ajouter foi à des vérités si contradictoires. Mais cette Langue Française , toute vicieuse que vous la trouvez ; quoique réduite , selon une mauvaise plaisanterie que vous avez faite , à un si petit nombre de mots , est-elle moins propre à exprimer les sentimens les plus tendres , les plus délicats , les plus véhémens , les plus forts ? Manquerois-je de morceaux , & de morceaux faits pour être chantés , à opposer pour la force & pour la délicatesse aux Strophes du TASSE rapportées en faveur de la Langue Italienne (*) ? Les Poèmes

* Sans parler des Poèmes de Quinault qui fourmillent de ces sortes de morceaux , il ne seroit pas difficile d'en trouver grand nombre d'autres dans les successeurs ; mais pour feroit de preuves , j'en prends un d'un Opéra qui ne doit pas être fort connu , puisqu'il n'a jamais été mis en Musique , parce que M. Rameau , par une raison particulière , n'ayant pas autrefois voulu le noter , l'Auteur

de Quinault & de quelques-uns de nos Modernes font-ils moins pleins d'images & de sentimens ? Le cèdent-ils à ceux des Italiens ? Non fans doute : je dois donc avoir assez d'art pour me plier à leur construction, c'est à moi à en adoucir la rudesse par mon chant. Si je par-

ne l'a tiré de son cabinet que pour le faire imprimer avec ses autres Ouvrages. (a) *Tomiris*, Reine des Scythes désespérée que *Cyrus* préfère pour *Mandane* la mort au trône & à la main que lui offre cette Reine, lui dit :

Mais crois-tu que ma rage
Se borne à ton trépas ?
Pour venger mon outrage,
Non, non, ta mort ne suffit pas.
C'est par le sang de ma Rivale,
A tes yeux effrayés, avant le tien versé,
Qu'une vengeance sans égale
Peut contenter mon amour offensé ;
Et je veux qu'en tombant ta tête encor fumante
S'abbreuve a mes regards du sang de ton Amante ;
Que ce spectacle affreux, au gré de ma fureur,
Ne m'offre plus en toi qu'un objet plein d'horreur.

Ce sont là sûrement des vers forts & une image terri-

(a) Voyez le Théâtre & Oeuvres diverses de M. DE MORAND Tom. III. Acte II. des *Amours des Grands Hommes*. Ce Livre se vend chez Sebastien JORRY, près du Pont S. Michel.

viens à rendre parfaitement , délicieusement , voluptueusement le sentiment qu'ils m'offrent à exprimer , j'ai rempli ma tâche ; & je ne puis manquer d'être

ble ; ils ne sont pourtant pas moins harmonieux & aisés à mettre en chant ; mais ce n'est pas là de quoi il s'agit , me va-t-on dire. Roulleau prétend en cet endroit , que les Français ne peuvent , comme les Italiens , faire en même tems des vers *durs* & *sonores* , durs pour l'oreille , sans l'être pour la prononciation. C'est-là certainement *l'Hirco-Cervus* : car , pour que l'oreille soit rudement affectée , il faut que l'air qui lui porte le son soit rudement agité ; & si la prononciation est douce , qu'est-ce qui agitera l'air rudement ? Ce n'est pas là de la Physique ni du raisonnement de notre grand Philosophe. Oui , la Langue Française ne se pique pas de faire des vers durs pour l'oreille sans qu'ils le soient à la prononciation : elle laisse l'impossible aux Partisans des Bouffons : la Strophe même citée du Tasse n'a de dur à l'oreille que ce qui est dur à la prononciation. Ce Prédicant ignore-t-il d'ailleurs que les gens de bon goût regardent comme une puérilité cette figure de Rhétorique , ou pour mieux parler , ce trope qui consiste à peindre par le son des mots , l'image que le sens de la phrase présente , lorsque cette figure n'est pas employée naturellement , & qu'on sent trop le travail qui l'amène. Voilà pourtant en quoi consiste principalement cette expression tant vantée de la Musique Italienne : elle s'attache à porter continuellement l'image à l'oreille , & non pas au cœur ; elle s'amuse à imiter le bruit des verroux , celui du bouillonnement d'une marmite , d'une cloche &c. La Musique Française fait tout le contraire , dans la Langue & dans la Musique , ou du moins elle use très-sobrement de ces sortes de peintures.

tre mélodieufe fi je fais toucher. Que l'Allemand , que l'Allobroge à qui je n'ai pas le bonheur de plaire , décide que je ne fuis pas faite pour lui , mais qu'il ne nie pas pour cela mon existence : qu'il imite le François qui conclut fimplement, fi la Mufique Italienne lui déplaît , qu'elle n'eft pas compofée pour fon cœur ou fes oreilles , & ne lui difpute pas pour cela la vie. Qu'on me la laiffe du moins en France ; je m'embaraffe peu d'en jouir ailleurs. Ma Rivale eft plus ambitieufe : elle veut régner partout , & me chaffer même de mon empire & du monde. En vérité , c'eft être bien cruelle. Qu'elle me permette du moins *d'aboyer* dans ma patrie , puisqu'il lui plaît de nommer ainfi mes Chants ; & moi j'abandonnerai l'Univers entier à fes miaulemens ; (1) car c'eft ainfi que je regarde fa prétenduë mélodie ; où , pour lui appliquer

(1) Il eft encore plus vrai que la Mufique Italienne miaule , qu'il n'eft vrai que la Françoisé abboye.

le vrai caractère de la Lettre de mon Agresseur , *sunt verba & voces , prætereaque nihil.*

Mon Empire est fort distinct de celui des Allemands , & ma cause n'a rien de commun avec la leur : pourquoi viennent-ils donc mêler leurs intérêts avec les miens ? (1) Est-ce le Ciel qui a suscité un Prophète de ces Régions Hyberbernoises ? Le Dieu du goût , à l'exemple du Dieu des Chrétiens , voudroit-il , pour établir son Culte , se servir des moyens les plus foibles & des bouches

(1) C'est le sieur *Grimm* qui a commencé la querelle contre la Musique Française , par sa Lettre sur *Omphale* , & qui l'a poursuivie par la *Prophétie de l'Ecolier de Prague*. Cet homme avoit fait en son pays plusieurs Tragédies qui avoient bien mérité d'y être sifflées , puisqu'il y en avoit une où l'on voyoit ce dénouement-ci : un Prince qui n'a pas la force de tuer un Tyran dont il veut se défaire , lui jette son poignard , en lui disant , qu'un monstre tel que lui n'est pas digne de mourir de sa main. Le Tyran se bailla pour ramasser le fer ; & dans ce tems-là le Prince sort une corde de sa poche , la jette au col de son ennemi , & l'étrangle. Ce Poète qui n'avoit pû réussir dans son pays , est venu prophétiser en France , où , quoique ses Prophéties Françaises soient aussi ridicules que ses Tragédies Allemandes , il a en quelque sorte vérifié le Proverbe : *nul n'est Prophète dans son Pays.*

les plus ignorantes ? Ce prétendu Prophète moins raisonnable que l'Aneffe de *Balaam* , avoit annoncé que je ne ferois jamais moi-même : il avoit eu l'audace de me soutenir que je n'existois ; ni ne pourrois exister : je ne crus pas devoir me montrer , pour détruire des visions enfantées fans doute par un cerveau brûlé ; mais à présent que la prédication fuit la prédiction , & que Jean Jacques se déclare le Ministre de ce nouvel Evangile :* je fors de ma retraite pour lui rappeler , que depuis la révocation de l'Edit de Nantes , les Prédicans de son Pays sont mal reçus en France.

Une seule conséquence qui résulte de leur impertinent projet , devoit imposer silence à ces Prédicans sans mission , & à ces Fanatiques sans autorité ; personne ne soutient que , dans la Musique Italienne ,

* On nous annonce de nouveaux Ouvrages contre la Musique , composés par les autres *Inspirés*.

il y ait une Chanſon de Table (1) ; & l'on convient généralement que ſes pauvres Chantres qui ont payé ſi cher leur voix , reſtent auſſi courts dans les ſacrifices de Bacchus que dans ceux de l'Amour ! & l'on veut priver les Français d'un des plus doux agrémens qu'ils trouvent dans leurs Orgies ! on veut qu'ils m'abandonnent pour reſter muets parmi les pots & les verres ! on veut les réduire à la morne taciturnité d'une pipe , & à l'incommode fumée du Tabac ? Bientôt on les invitera à faire la fortune de leurs Garçons en les rendant inhabiles au premier commandement de la Nature , (2) pour leur faire remplir les rôles des femmes ; mais cette propoſition inhumaine

(1) La Muſique Française a de plus , le Chant d'Egliſe , qui l'emporte ſans contredit ſur celui des Italiens , au jugement de toutes les Nations de l'Europe , que nous pouvons bien réclamer ici , puisqu'on l'emploie ſi ſouvent contre nous. Les *Lalande* , les *Campra* , les *Mondonville* ne feront pas accusés de manquer de mélodie & d'harmonie dans leurs Motets. Elle a encore les Cantates : qui oſera dire que celles de *Clerambaut* , & autres bons Maîtres , manquent de Chant & d'Harmonie ?

(2) *Ita & multiplicamini.*

les

les révolteront fans doute autant il faut avouer qu'il nous vient quelquefois d'au-delà des Monts , des choses bien admirables !

Mais pour dédommagement de mes Jolis Airs & Rondes de table, ne donnera-t-on pas à mes Compatriotes des Bouffons qui les divertiront au Théâtre ? Il n'est pas besoin de chanter pour boire ; mais il est besoin de Musique Italienne pour l'Opéra. Malheureusement les Dames Françoises sont déclarées contre ce misérable spectacle : on n'en voit point qui se mêle parmi le coin de la Reine : persuadées que ce goût-là ne peut flatter que des hommes qui ne sentent pas la douceur d'entendre chanter cette plus belle moitié de l'espèce humaine , elles ne veulent point troubler par leur présence des plaisirs où elles ne peuvent avoir part : il faudra donc , si l'on me chasse , que ces Belles soient privées absolument de Musique , & que mon Académie , QUI EN ÉTOIT UNE autre-

fois, mais qui pourroit n'être bientôt plus qu'une *banqueroutiere* ; graces à vos bouffons, s'endettât encore d'un million, si le systême du nouvel Apôtre est établi. Cet ennemi de toute connoissance acquise avoit, pour son début dans la République des Lettres, osé insulter tous les Arts & toutes les Sciences à la fois : je me croyois comprise dans l'universalité de ses outrages & à couvert désormais de sa mauvaise humeur ; mais il ne veut pas s'en tenir là : piqué contre la France dont il croit avoit reçu plusieurs affronts, (1) & dont il oublie les folles complai-

(1) Le sieur Rousseau remplit autrefois les Mercurès de mauvais Vers, & qu'on a trouvés tels. Il a proposé une nouvelle façon de noter la Musique, qu'il donnoit comme de lui, quoique 40. ans auparavant M. *Sauveur* l'eût insérée dans les Mémoires de l'Accadémie des Sciences. Il a fait un Opéra intitulé *les Muses*, que M. *Ra neau* dans une répétition particuliere ne jugea pas seulement digne d'être répété au Magasin. Il avoit fait des Pièces de Théâtre dont les Comédiens n'avoient pas voulu : il trouva enfin occasion d'exhaler sa mauvaise humeur, en attaquant les Sciences & les Arts, & les rendant responsables de son peu de talent. Quelques faux-brillans, un abus du raisonnement éblouirent des Academiciens de Province, qui crurent, en le couronnant, faire honneur à leur cœur & à la vertu, & avouer publiquement, qu'ils n'étoient point coupables du progrès des Arts.

fances pour lui ; il veut disputer à ma Nation la primatie qu'elle a si justement méritée sur le Parasse : il commence par m'attaquer en particulier , en attendant qu'il poursuive également la Médecine , (1) la Peinture , l'Architecture , la Poësie , & la Philosophie même : car malheureusement pour lui , il se trouve engagé dans cette ridicule entreprise ; puisqu'autrement , il faudroit qu'il convînt de ma perfection , *ne voulant pas être réduit à dire que dans une Contrée où les Sciences & tous les Arts sont parvenus à un si haut degré , la Musique fût encore à naître* , (2) & n'eût pas eu le sort de ses freres.

(1) La Poësie a déjà reçu son coup de griffe dans l'avertissement de la deuxième Edition de sa Lettre ; & ce n'est là sans doute qu'un prélude ; on dit encore qu'il écrit actuellement contre la Médecine.

(2) Lettre de Rousseau , pag. 22. Qui ne sent la contradiction qu'offrent ces paroles ? L'Auteur ne veut pas nier que la Musique existe dans une contrée où tous les autres Arts sont en leur perfection ; & cependant , selon lui , il n'y a point de Musique en France , où certainement tous les autres Arts ont été poussés aussi loin qu'ailleurs , & qui l'emporte presque en tout genre sur les Italiens.

Mais si je n'existe pas , pourquoi cherche-t-il à me détruire ? Est-ce pour dégôûter les hommes de moi , ou pour les rendre meilleurs , que le Cinique devient Pyrrhonien ? Il dit qu'il s'étoit imposé silence pendant qu'on ne combattoit qu'avec des injures : il annonce aujourd'hui , qu'il vient avec un ton modéré donner des raisons. Quelle modération , bon Dieu ! jamais en furie distila-t-il plus de fiel ? Je n'aurois jamais cru qu'il en fortît tant de la plume d'un Stoïcien. Qu'on jette les yeux au commencement , au milieu , à la fin de sa Lettre , à l'ouverture du Livre , sur le texte , sur les notes , & l'on jugera de quelle espèce est cette modération : car ses raisons ne valent pas mieux que son stile sec , dur & amer. J'ai déjà répondu à quelques - uns de ces frivoles raisonnemens ; achevons de le confondre.

Il prétend nous instruire comment le Musicien Italien parvient à produire

de grands effets. Est-ce à force de contraster les mouvemens, de multiplier les accords, les notes, les parties? Est-ce à force d'entasser desseins sur desseins, instrumens sur instrumens? Tout ce fracas, qui n'est qu'un mauvais supplément où le génie manque, étoufferoit le Chant, loin de l'animer, & détruiroit l'intérêt, en partageant l'attention. Quelque harmonie que puissent faire ensemble plusieurs parties toutes bien chantantes, l'effet de ces beaux Chants s'évanouit aussitôt qu'ils se font entendre à la fois, & il ne reste que celui d'une suite d'accords, qui, QUOIQV'ON PUISSE DIRE, est toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas : de sorte que, plus on entasse de Chants mal-à-propos, & moins la Musique est agréable & chantante, parce qu'il est impossible à l'oreille de se prêter au même instant à plusieurs mélodies, & que l'une effaçant l'impression de l'autre, il ne résulte du tout que de la confusion & du bruit.

Mais qu'il ne croye pas avoir trouvé cela tout feul. Un de mes fidèles Sujets l'a déjà prévenu. Qu'on life l'*Esprit des Beaux-Arts* (1), & l'on verra que *M. Esteve* y dit :

» La facilité de faire accorder trois ,
 » quatre & jusqu'à cinq Parties , produi-
 » fit des accompagnemens si fort travail-
 » lés , que le Chant ne pût quelquefois
 » être entendu : éblouis de ces perfection-
 » ingénieuses, les habiles Artistes ne se font
 » souvent appliqués qu'à composer des
 » Sonates sçavantes , & que les feuls
 » Musiciens peuvent comprendre ; des
 » Chœurs miraculeux , où l'on ne sçau-
 » roit rien distinguer ; des Fugues &
 » des Canons , où des Parties languis-
 » santes reviennent périodiquement à des
 » desseins mal conçus. Mais tous ces rap-
 » ports difficiles ne feront jamais péné-
 » trés que par une laborieuse application
 » de l'esprit ; ou plutôt on ne doit at-

(1) Page 213. & suivante du premier Volume.

» tendre de ces effets de l'Art , qu'une
 » admiration réfléchie , & jamais le
 » plaisir. »

» Dans l'invention de la nouvelle Gam-
 » me , on avoit pû se promettre d'ajouter
 » à la vérité de l'expression & aux agré-
 » mens du Chant , des accompagnemens
 » variés. Par le nouveau systême pou-
 » voit-on dire ; un dessus parcourra des
 » nuances légères des sons , une basse mar-
 » chera avec gravité , chacune des par-
 » ties intermédiaires conservera son ca-
 » ractère ; tous ces chants se faisant en-
 » tendre en même - tems , formeront un
 » corps harmonique ; quand une partie
 » s'élèvera dans les sons aigus , une au-
 » tre descendra dans les sons graves ; une
 » même Phrase de modulation sera enten-
 » duë , tantôt dans le haut , tantôt dans le
 » bas ; les desseins se croiseront , & de
 » ces sublimes combinaisons se formera
 » une unité de composition sçavamment
 » variée.

» Ces effets admirables & que les An-
 » ciens ne pouvoient pratiquer , parce que
 » leur Gamme n'en étoit pas capable ; ces
 » images féduifantes des nouvelles per-
 » fections qu'on pouvoit fe promettre ,
 » de plus la puiffance de l'éducation , &
 » d'une habitude généralement répanduë ,
 » auroient pû , lors du recouvrement des
 » Lettres où l'on trouva le contrepoint
 » établi ; auroient pû , dis - je , perfuader
 » qu'on ne devoit fuivre que le nouveau
 » fyftême dont on avoit tant de merveil-
 » les à attendre ; mais fi en même-tems
 » on eût prévû que trop appliqués à va-
 » rier l'harmonie, nous pourrions quelque-
 » fois négliger le fujet , & qu'une Mufi-
 » que fort harmonieufe feroit souvent
 » fans expreffion , fans peinture , fans vé-
 » rité , & fans fentiment ; SANS DOUTE
 » QU'ON EUT AVERTI EXPRESSÉMENT
 » QUE L'ACCORD DE PLUSIEURS PAR-
 » TIES DEVOIT ETRE TOUJOURS SU-
 » BORDONNÉ A LA MÉLODIE , QUE LES
 COM-

» COMBINAISONS HARMONIQUES N'É-
 » TOIENT FAITES QUE POUR FORTI-
 » FIER l'EXPRESSION ET JAMAIS POUR
 » LA DONNER. Ne feroit-ce point
 » cruellement abuser du fecret des plai-
 » firs qu'on a surpris à la Nature, que de
 » la rendre coupable de l'Art ingénieux,
 » de placer des difsonances de faire con-
 » trafter les parties, de ramener languif-
 » fâment un deffein trop fouvent répété,
 » & de trouver les feules beautés musica-
 » les, non dans une modulation expref-
 » five, mais dans un rapport fatiguant de
 » fons mal choifis.

Quoique le Sieur Rouffeau fe donne
 modeftement pour le premier Auteur ou
 l'Inventeur des objections & raifonne-
 mens qu'il fait contre moi; que le Pu-
 blic apprenne avec indignation qu'il n'eft
 que Copifte de l'excellent ouvrage déjà
 cité (1) dont l'Auteur ne fe contente pas

(1) M. Rouffeau a eu fes raifons pour ne pas indiquer la
 fource d'où partoient les objections; on auroit pû y re-
 monter, & on y auroit trouvé en même tems les réponfes.

comme lui , d'avancer fans aucune raifon , qu'il ne faut dans la Muſique qu'une UNITÉ DE MÉLODIE. Mon ennemi établit fans doute ce principe ſur l'autorité de ſon Prophète ; & il ignore que l'Auteur de *l'Effai ſur le Beau* , a démontré que l'unité ſeule étoit la ſource du vrai-Beau dans tous les Arts : il ignore que *M. Rameau* a fondé tous ces ſyſtèmes ſur ce principe-ci ; ſçavoir , que la Nature donnoit l'harmonie avant que d'inſpirer la mélodie : il ignore que l'opinion de *M. Rameau* eſt appuyée ſur des preuves ſpécieufes qui paroiffent tirer leur force de la Nature même ; & il gliffé rapidement ſur les raifons & l'autorité d'un ſi Grand Maître , out comme ſi celui-ci n'avoit rien dit ; mais mon Philoſophe qui écrit pour la perfection , & non pour la deſtruction des Arts , qui les regarde en bon Citoyen , en vrai Philoſophe , comme utiles & néceſſaires au bien , à la gloire , à la grandeur d'un État , ne

s'est point déguisé , la difficulté de M. Rameau : il a commencé à démontrer , que les Grecs, ni les anciens Romains n'avoient connu , ni pû connoître l'harmonie : il remonte jusqu'à l'époque de la découverte de cette partie de mon Art ; il montre que l'Europe (1) en étoit redevable aux Gots : il suit M. Rameau dans ses expériences & ses conclusions ; & partout il fait voir que cet Admirateur de l'harmonie s'étoit laissé éblouir par de fausses lueurs , & que l'UNITÉ d'expression étoit la plus grande perfection de la Musique.

Voilà comme argumentent les Philosophes: ils n'employent, ni humeur, ni autorité , mais des raisons. Vous avez vos Philosophes aussi ; du moins vous le dites partout : on n'entend retentir que cette qualification dans tous vos Ecrits ;

(1) Les autres parties du Monde ne la connoissent pas encore. Voyez l'Esprit des Beaux-Arts, premier Volume , pag. 184. & suiv.

mais en vain je cherche ce qui a pû vous la mériter : je ne trouve parmi vous ni ouvrage suivi , ni découverte , ni avancement des Arts & des Sciences ; je n'y apperçois en revanche qu'une cabale décidée pour me détruire , pour mépriser tous ceux qui ne sont pas de votre parti , *hors vous & vos amis , nul n'aura de l'esprit* (1) : je ne vois que des Brochures indécentes pour insulter à ma Nation & à mes Artistes (2). Méditez sur l'esprit des Beaux-Arts , & vous verrez qu'il n'y a aucune épithète piquante pour qui que ce soit , & que le mot de Philosophe n'y est pas seulement prononcé. Cependant le Plan de l'Ouvrage est grand ; il embrasse la généralité de tous les Arts : le stile en est pur , exact ,

(1) Moliere , Femmes Sçavantes.

(2) Le sieur *Caffareilly* leur a rendu plus de justice : oser avancer que l'Orquestre de l'Opéra n'est pas digne de jouer sur les Tréteaux d'Italie, & qu'on n'y connoît pas la différence de *Pianò* à *Dalcé* ; c'est dire que les Sciences ont corrompu le monde , ou que la Comédie de *Narcisse* vaut mieux que *le Misantrope*.

fans ornemens ambitieux ; il semble ne rien prétendre , & il peint partout. Sans doute que l'Auteur a voulu justifier par là son principe général , qui est , que dans tous les Arts , il faut se réduire à la Peinture.

J'adopte avec plaisir le jugement que ce Philosophe a porté des deux Musiques. Ma compagne , dit-il (1) , a été plus cultivée : elle peut avoir certaines beautés en plus grand nombre ; mais j'existe moi ; j'ai des charmes , du mérite , un caractère distinctif que les *Concetti Musicaux* des Italiens ne détruiront jamais ; que je tire surtout de la justesse de l'expression ; avantage que j'ai de tout tems emporté sur elle , & qui me restera malgré les vaines criaileries de mes Ennemis.

» Ce n'est pas assez qu'un Chant soit
 » agréable , dit un Auteur dont j'ai déjà
 » parlé (2), il faut encore qu'il exprime le

(1) Pag. 14. du deuxième Volume.

(2) M. Rémond de Saint Marc , Œuvres diverses , tom. 5. pag. 219. &c.

» sentiment avec juſteſſe ; & cette dou-
 » ble obligation eſt ſi néceſſaire que Lul-
 » li a été critiqué pour y avoir manqué,
 » dans le Duo d'*Arcabonne* & d'*Amadis* ,
 » dont le Chant , pour être aſſorti aux
 » paroles , n'avoit pas beſoin de la gaieté
 » que ce grand homme lui a donnée.

On l'a blâmé pareillement d'avoir mis
 un Chant vif & gai ſur des paroles trif-
 tes de *Theone* dans *Phaëton*.

On voit par-là que Lulli n'ignoroit
 pas l'art de mettre un mouvement vif &
 gai ſur des paroles triftes : il auroit ſçu
 pareillement en mettre un triſte ſur des
 paroles gayer , ſans s'afſujettir aux ca-
 prices du Poëte ; mais il ſçavoit trop
 que ce n'eſt pas ainſi que la Nature s'ex-
 prime : il laiffoit cette ſcientifique biga-
 rure (1) à la Muſique Italienne , biga-
 rure effectivement ridicule , dont on
 voit par cet exemple que la Langue &

(1) Voyez la Lettre de Rouſſeau , pag. 68. dont j'ai
 rapporté le paſſage dans l'Avertiſſement.

la Musique Française seroient pareillement susceptibles ; mais qu'on n'observera en France , que lorsque les Novateurs en auront entièrement banni le bon goût.

» Pour rendre en Musique une période de du discours (1) , Lulli se pénétoit de l'image qu'il falloit représenter , ne perdant jamais de vuë le tableau dont il se propoisoit l'expression ; il ne portoit point d'attention trop marquée aux termes conventionnels de la Poësie , & ne s'appliquoit qu'à rendre avec pureté la simple situation de l'ame. Ce Grand Maître pensa qu'il devoit suffire que le son le plus familier des mots ne fût point contredit dans l'expression générale , & que parmi les signes du discours , il ne falloit peindre exactement que ceux qui , par un heureux choix , se trouvoient dans la vérité du

(1) Esprit des Beaux-Arts , tom. 2. pag. 47.

» sentiment : c'est pour cette vérité qu'il
 » demandoit une Poësie pleine d'images ;
 » UNE POESIE QUI N'EUT POINT TROP
 » DE FORCE D'EXPRESSION DANS LES
 » TERMES , PARCE QUE LES SONS AU-
 » ROIENT GENÉ LES MOUVEMENS
 » DOUX ET TRANQUILLES QU'IL VOU-
 » LOIT RÉPANDRE DANS L'EXPRES-
 » SION DU SENTIMENT GÉNÉRAL.

Dans l'esprit des Beaux-Arts , les rai-
 sons contre ma non-existence ont été
 proposées & détruites. Les défauts de
 la Langue que je parle y ont été remar-
 qués , la multiplicité des desseins qu'em-
 ployent quelquefois nos Compositeurs ,
 y a été combattuë , & les Musiciens
 Français ont été invités à se défendre de
 cette fausse perfection. Jean-Jacques n'a
 rien dit d'un peu solide , d'un peu Méta-
 physique , d'un peu raisonné , qu'il ne
 l'ait puisé dans ce Livre. Que reste-t-il
 donc de son propre fond dans la Lettre
 qu'il débite contre moi ? j'en laisse juger
 les honnêtes gens. Il

Il convient lui-même (1) que l'harmonie est plus pure & moins renversée ; que ses Basses sont plus naturelles & marchent plus rondement , que son Chant est mieux suivi ; que ses accompagnemens moins chargés naissent mieux du Sujet & en sortent moins , que son récitatif est beaucoup moins maniéré , & par conséquent beaucoup meilleur que le nôtre ; ce qui se confirme par le goût de l'exécution : car l'ancien récitatif étoit rendu par les Acteurs de ce tems-là tout autrement que nous ne faisons aujourd'hui : il étoit plus vif & moins traînant : on le chantoit moins , & on le déclamoit davantage. Les cadences , les ports de voix se sont multipliés dans le nôtre : il est devenu encore plus languissant ; & l'on n'y trouve presque plus rien qui le distingue de ce qu'il nous plaît d'appeller Air.

Dira-t-il maintenant que Lulli n'a point

(1) Lettre de Rousseau , pag. 61.

fait de Musique Française ? Ou croira-t-il que tous les défauts qu'il me reproche me soient essentiels ? Car si Lulli s'est défendu de ces défauts ; pourquoi ne s'en défendrait-on pas à l'avenir ? Qui ne voit que mon agresseur en cet endroit prétend assassiner du même coup mon *serviteur Rameau* (1) & moi , & qu'il se souvient encore que ce serviteur n'avoit pas applaudi au *Ballet des Muses* , & qu'il ne fait pas plus de cas du *Devin de Village* qu'en font les véritables connoisseurs ? Le Sieur Rousseau déclamera en vain contre ce grand homme : on n'oubliera jamais certains morceaux sublimes dont il m'est redevable.

Mais ce n'étoit pas assez que de me combattre par de mauvaises raisons : il falloit encore recourir aux exemples , & discuter la question du *fait* après celle du *droit* ; & comme il est nécessaire que vos Prédicateurs soient précédés par vos Pro-

(1) Voyez la Prophétie de l'Ecolier de Prague.

phètes, vous n'avez pas manqué de faire annoncer à ceux-ci l'Analyse que le Génevois devoit faire du fameux Monologue d'*Armide*.

Un homme de Lettres, qui a écrit avec goût & solidité sur plusieurs matières; qui a porté un œil de Philosophie, mais d'une Philosophie de Cour & nullement pédantesque, sur la théorie de plusieurs genres de Poësie, avoit imprimé, il n'y a pas longtems, (1) » Que » cette belle Scène, où Armide, avec » un poignard à la main, & prête à ôter » la vie à Renaud, fait ce charmant Monologue prise séparément & en elle-même, est une chose admirable; qu'elle a tout ce qu'il faut pour produire en chant un effet merveilleux. Je défie qui que ce soit, ajoute-t-il, de me le disputer; & ne dites pas, qu'elle seroit plus belle dans une déclamation simple: je

(1) M. Rémond de Saint Marc, *Œuvres diverses*, tom. 5. pag. 149. & suiv.

» dis hardiment que cela n'est pas possible,
 » & je le soutiendrai devant toute la Terre.

Le Sieur Rousseau a accepté ce défi, & va nous faire voir que les éloges donnés à ce beau morceau, que M. Rameau cite lui-même comme un exemple d'une modulation exacte & très-bien liée, deviennent une véritable fatyre ; mais pour peu qu'on ait de connoissance de la déclamation & de l'expression qui fait la gloire de mon récitatif ; on ne pourra s'empêcher de s'écrier que *le Narcisse de Genève* (1) n'est pas plus habile à déclamer qu'à composer des Pièces pour le Théâtre Français.

D'abord, il ne peut concevoir que ce Monologue commence & finisse par le même ton : il est surpris que dans une Scène l'accompagnement se trouve sur le même ton des parties du dessus ; mais peut-il ignorer qu'il y a plus de génie à

(1) Voyez la Note de l'Avertissement, au mot *Narcisse*.

trouver l'expression des divers sentimens qu'éprouve *Armide*, sans sortir du ton, que de parcourir toutes les *Cordes*. Il n'appartient qu'aux Grands Maîtres que je guide, de trouver dans les choses les plus simples, les expressions les plus justes; mais un *Ecolier de Prague* n'eût pas manqué de changer de modulation à chaque instant: n'est-il pas singulier de voir Rousseau reprocher à Lulli de ne pas assez changer de ton, tandis que dans son *Devin de Village*, il n'a presque jamais fait de transition qu'à celui de *la Dominante*? Je ne suivrai point cette pitoyable Analyse: ceux qui ont de l'oreille ne me pardonneront pas sans doute de penser que de si misérables Sophismes eussent pû leur faire illusion. Il me suffira de relever les endroits où l'ignorance du caustique en fait de déclamation est manifeste. Il lui paroît que, sur ces deux premiers vers;

Enfin il est en ma puissance

Ce fatal Ennemi, ce superbe Vainqueur.

Il auroit fallu réserver la cadence finale pour la fin du second vers ; & que ce n'est que là , à ce qu'il décide , que le sens finit ; mais il auroit dû respecter davantage Lulli & ne point le traiter par des exclamations déplacées avec le dernier mépris. Armide pouvoit fort bien ne dire que le premier de ces vers ; il l'avoue lui-même : la situation de cette Princesse auroit assez laissé entendre la suite ; ainsi la faute de ce second vers , s'il y en avoit une , seroit du Poëte & non du Musicien ; mais puisque le Poëte avoit ajoûté ce vers , & que le Musicien devoit l'exprimer ; il ne pouvoit mieux s'y prendre , que d'en faire une espèce de parenthèse ou d'exclamation. En disant , *enfin il est en ma puissance* , tout se trouve exprimé : le reste n'est qu'une espèce de réflexion , qu'un retour que fait Armide sur elle-même , qui lui fait dire avec une sorte de dérision : *Le voilà pourtant, ce fatal ennemi , ce superbe vainqueur : je le tiens ; je puis le*

punir. Dans ce second vers le sentiment n'est plus assurément le même que dans le premier : ce qui fait que loin que ce double nominatif qu'il semble qu'ait le Verbe dans cette Phrase, soit une faute ou une licence de Grammaire, il est au contraire une élégance de Langue. Je serois fort curieuse que ce Compositeur qui croit faire de la Musique Française, après m'avoir poignardée, voulût bien composer une modulation dont la cadence finale ne se terminât que sur le second vers. Lui qui veut qu'on change souvent de ton, ayant deux sentimens différens à exprimer, resteroit-il toujours sur le même ? Qu'il ne m'accuse pas de mauvaise humeur ! il décide ce morceau très-mauvais : je ne lui en demande que la plus petite partie, deux seuls vers à mettre en chant ; & je le défie de faire mieux : dira-t-on après cela, s'il n'y a pas de l'audace à dépriser des beautés qu'il n'a pû connoître ? Ce morceau, il l'a cependant choisi lui-

même , comme très-fufceptibles de critique : que feroit-ce , fi je lui en avois propofé un moi-même ? Qu'il apprenne donc une fois pour toutes , la déclamation tragique ; & qu'il fe reflouviennne que les François qui entendent mieux cette partie que les Gênois & les Italiens , font une paufe à la fin du premier vers , & qu'ils difent le fecond fur un ton un peu différent du premier.

Pour la remarque au fujet des *charmes du fommeil* , je paffe condamnation : un goût de terroir , un refte d'accent national a fait fortir en cet endroit Lulli de fes propres principes ; il s'eft attaché comme fes Compatriotes font en pareil cas , à peindre la douceur du fommeil. Qui auroit jamais cru qu'un tel reproche dût lui être fait par le Panégyrifte de la Mufique d'Italie ? Tel eft l'aveuglement de l'homme : pour trouver des défauts dans ceux qu'il attaque , il leur fait un crime des beautés même qu'il admire chez fes amis !

Quelques

Quelques-unes des Critiques qui suivent, ne montrent que de la mauvaise foi. Il est faux , par exemple , que ce vers ,

Achevons.... je frémis.... vangeons-nous.... je soupire,
soit noté comme s'il y avoit ,

Achevons , achevons ; vangeons nous , vangeons-nous.

On pourroit à la vérité le chanter comme cela , parce qu'*achevons* & *vangeons-nous*, ont le même nombre de syllabes que *je frémis* , & *je soupire* ; mais l'expression seroit-elle juste ?

Il avance encore que , s'il avoit eu à exprimer ce vers ,

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Il n'auroit point choisi le sens que Lulli lui a donné : voici comme mon grand Musicien l'a entendu ; car il faut l'expliquer à ce pauvre Aristarque. Lulli a peint Armide comme écoutant les mouvemens qui se passoient en elle-même , & s'abandonnant pour un instant aux transports

de sa tendresse : dans le vers suivant , elle se livre à ceux de la vengeance , & s'écrie : *frappons*. Le critique voudroit sans doute que dans le premier Vers , Armide rejettât la pitié qui l'intéresse , & qu'elle déclamât avec fureur ; *qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?* Mais , puisqu'il aime tant à changer de ton , ne voit-il pas des nuances mieux marquées dans Lulli , que dans ce qu'il a conçu ? N'entend-il pas la pitié combattre avec la fureur ? Mais je crois deviner son adresse : tantôt il soutient , qu'il faut souvent changer de ton , & il ne le fait point ; tantôt que l'expression ne doit point être variée , & il blâme Lulli de ce qu'il ne l'a pas rendue uniforme , ainsi qu'il l'auroit fait lui-même. Au surplus , qui peut entendre son galimathias en cet endroit ? Il prête à Lulli le contraire de ce qu'il a executé , & le condamne pour des fautes non commises. J'ai consulté les Prophètes & les Commentateurs de *Bro-*

hec misbroda; & je n'ai rien trouvé qui me débrouillât ce cahos d'idées & de censures ridicules. J'attends, pour le pénétrer, une nouvelle révélation.

En vain il propose ensuite pour confondre mon favori, de faire déclamer à Mademoiselle DUMESNIL ce vers;

Ah! quel cruauté de lui ravir le jour.

Et se persuade que le mot qu'elle élèvera le plus sera *cruauté*, & que tout le reste ira en descendant; mais c'est bien connoître mal la Déclamation de l'Actrice célèbre qu'il atteste! c'est le mot de *ravir* qu'elle élèvera le plus; parce que suivant la première règle de la Déclamation Française, il faut appuyer sur le verbe; c'est-à-dire, donner le coup, la force de la voix sur le mot où est l'action, ou qui donne de la force à la Phrase; & c'est ce que Lulli a fait, & que feroit la pathétique DUMESNIL. (1)

(1) Je ne me suis pas contenté d'une supposition; j'ai prié les trois plus fameuses Actrices du Théâtre Français,

Mais gare les outrages qui fondroient sur elle , pour n'être pas de l'avis de notre *inspiré* ! elle n'en feroit pas plus à couvert que Lulli : on ne manqueroit pas de lui dire , qu'elle n'est pas plus digne de déclamer les vers de Corneille & de Racine, que (1) *Lulli l'étoit de mettre en Musique ceux du grand homme qu'il tenoit à ses gages.*

Sur cette critique impertinente , je ferois en droit de croire , que la Scène Italienne qu'on veut mettre en parallèle avec celle-ci , doit être mauvaise ; parce que le même défaut de goût , le même aveu-

les Demoiselles DUMESNIL , GAUSSIN & CLAIRON de déclamer le Monologue en question , à peu de chose près , Elles l'ont toutes trois rendu de même , & comme Lully l'a noté ; surtout de façon à donner un démenti formel aux critiques du Sieur Rousseau.

(1) Lettre de *Rousseau* , pag. 89. Le fameux CORRELLY, dont la décision vaut bien celle du sieur Rousseau , étoit pénétré de tant d'admiration pour Lulli , qu'il avoit fait mettre dans des cadres d'or plusieurs morceaux de ce grand Homme , du nombre desquels étoit la Scène dont il s'agit , & il les gardoit dans son Cabinet comme un trésor précieux , & pour lui servir de modèles. Ils ont passé à sa mort dans la Maison d'*Ottoboni*.

blement qui fait condamner l'excellent, doit faire approuver le détestable.

Si mon Censeur attrabilaire veut sçavoir ce qu'un Philosophe impartial doit penser des deux Musiques, qu'il ne se donne pas la peine d'écrire des Libelles diffamatoires ; qu'il examine le seul premier Chapitre du second Volume de l'Esprit des Beaux-Arts ; il verra que l'Auteur a défini le génie des deux Musiques, & que le Musiqu'-italico-mane n'a pas dit un mot de ce caractère de chant qui appartient aux différentes Nations. Pour raisonner conséquemment il falloit donner une définition juste de la Musique : (1) il fal-

(1) Toute Musique, selon lui, n'est composée que de ces trois choses, *Chant, Accompagnement & Mesure*. Cette définition n'est pas suffisante, puisqu'elle ne comprend pas l'*Expression* qui est le caractère le plus distinctif de la bonne Musique de Théâtre dont il s'agit ici. C'est définir comme *Démocrite*, l'homme, *un animal qui rit*, au lieu de dire avec les bons Philosophes, *un animal qui raisonne*. Lorsqu'il aura pareillement bien défini ce que c'est que *Mélodie, Harmonie & Mesure*, on lui démontrera que la Musique Française est remplie de ces trois attributs, que son récitatif est vraiment récitatif, & meilleur que celui des Italiens ; que ses airs sont de vrais airs ; que son har-

loit montrer que cette définition ne pouvoit me convenir. Voilà comme il faut traiter une question, lorsqu'on ne veut pas usurper le titre de Philosophe, M. Estève agitant ce Problème, sçavoir, si l'expression que donnoit l'harmonie étoit préférable à celle que fournissoit la mélodie, a recherché ce que c'est que l'harmonie : il a fait voir jusques à quel point la Nature la donnoit ; il a suivi partout les raisonnemens qu'avoit fait M. Rameau ; enfin, il a répandu l'Esprit Géométrique & de démonstration sur une question qui est de la dernière importance pour le progrès de l'Art : mais le Philosophe manqué de Genève porte toujours pour preuve ce qui est en litige, dit des injures pour des raisons, & donne pour conclusion ce qui reste à prouver : mais pût-il y parvenir ? Ne serois-je pas en droit de retorquer

monie est très-sonore & très-agréable, & digne des plus grands Maîtres, à moins qu'on ne veuille juger notre Musique sur les compositions de son ennemi.

contre lui l'apostrophe que je trouve dans un Livre tout nouveau , (1) & qui paroît n'avoir été fait que pour placer le nom du Sieur Rousseau & de quelques autres , parmi ceux des grandsEsprits de ce siècle.

» Et vous qui prenez le titre de Phi-
 » losophes ou de Beaux-Esprits , & qui
 » ne rougissez point de ressembler à ces
 » Insectes importuns , qui passent les inf-
 » tans de leur existence éphémère à trou-
 » bler l'homme dans ses travaux & dans
 » son repos , quel est votre but ? Qu'es-
 » pérez - vous de votre acharnement ?
 » Quand vous aurez découragé ce qui
 » reste à la Nation d'Auteurs célèbres ,
 » & d'excellens génies , que ferez - vous
 » en revanche pour eux ? Quelles sont les
 » productions merveilleuses par lesquel-
 » les vous dédommageriez le genre hu-
 » main de celles qu'il en auroit obtenuës ?

(1) Pensées sur l'interprétation de la Nature.

Nota que dans la citation de la page 41. on a oublié le nom de *Lulli* après *l'harmonie*.

